

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 6

Artikel: L'histoire d'une jeune fille : racontée par elle-même : suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179845>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Histoire d'une jeune fille

racontée par elle-même.

V

FIN

Quand, environ deux heures après, papa revint de la ville, où sur les instances de mes tantes il était allé porter plainte, il resta comme pétrifié en trouvant la table garnie de beurre frais, de vin et d'olives, et en observant dans la cuisine les préparatifs d'un dîner. Une rougeur subite couvrait ses traits si pâles depuis quelque temps, et un sourire moitié de plaisir, moitié d'embarras erra sur ses lèvres.

Je sortis de ma cachette, et lui prenant le bras d'une main, je posai l'autre sur sa bouche.

— Pas un mot, papa, ou gare à vous! Aujourd'hui, Léonie vous donne une petite fête, et il faut que les invités y viennent sans murmures.

Il s'assit en souriant, mais avec un soupir, et fut bientôt absorbé par la lecture de l'un des quelques livres qu'il possédait. Mon pauvre oncle! en regardant ses traits amaigris et sa physionomie distinguée, je fus frappée du changement qu'y avaient apporté les pertes de ces derniers jours. Son expression avait perdu de sa sérénité et ses manières de leur enjouement. Combien j'aurais voulu lui donner quelque livre nouveau de philosophie ou d'esthétique! Combien j'étais impatiente de remplacer les outils bien-aimés qui lui avaient servi à bâtir, à semer et à moissonner!

Mon pauvre petit festin aurait été très gai sans l'abattement de ma tante: car, tandis que papa et M^{me} de la Lime mangeaient, buvaient et louaient mon habileté, elle demeurait assise en silence comme une personne blessée au cœur. Elle devinait, je crois, de quelle manière je m'étais procuré cet argent, et elle avait trop de fierté pour accepter mes sacrifices.

Le lendemain je me rendis à mon coin favori, sous l'aloës en fleurs, afin d'y songer à quelque ressource plus durable que ma petite garde-robe. Quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver mon écharpe bleue, celle que la veille j'avais portée au bon vieux marchand! Elle était posée sur l'herbe et pliée avec tant de soin et d'adresse qu'au premier instant je fus tentée de croire qu'il existait réellement des génies. Ce fut peut-être un tort, peut-être un enfantillage, mais je fus si enchantée de revoir mon écharpe, que je l'emportais sans savoir qui me l'avait rendue. J'étais charmée aussi de voir les fées se mêler de mes affaires, au moment où j'avais si grand besoin de leur secours.

Mais après cela les fées m'abandonnèrent pour quelque temps, et je tombai très malade d'une fièvre attrapée, je crois, la nuit où nos pauvres chèvres avaient été tuées. Quand la fièvre m'eut amaigri plus que tu ne saurais l'imaginer, chère Marie, et qu'elle n'eut laissé que le pâle fantôme de ta Léonie, toutes les fées revinrent à la fois.

Jamais je n'oublierai le premier jour de ma convalescence. Dès que je fus habillée, mon oncle me soutint pour me conduire au jardin et me dit d'un air radieux:

— J'ai des outils neufs, Léonie, et de la volaille, et des chèvres; nous sommes riches à cette heure. Voyez là bas!

Je regardai vers le flanc de la colline, et, assise au soleil, j'aperçus Hamed soufflant dans son chalumeau de l'air du monde le plus joyeux; tandis qu'autour de lui brouaient une foule des plus jolies bêtes qu'il soit possible de voir. Il accourut à moi, criant en mauvais français:

— Mademoiselle se porte bien et Hamed est réjoui!

Et les poules se pavanaient, les coqs frappaient des ailes, comme si eux aussi se fussent réjouis avec nous. Au déjeuner qui, ce jour-là, ne fut point un festin de Barmécide, mais un vrai repas, ma tante m'expliqua la cause de notre soudaine prospérité.

— Vous savez, me dit-elle, tandis que des larmes de reconnaissance coulaient le long de ses joues brunes et creusées, que le terrain qui s'étend derrière le pâturage de Hamed nous appartient, mais votre oncle n'ayant pas eu le temps de le cultiver, il est demeuré en friche jusqu'à présent. Nous venons de le vendre à un jeune Anglais.

— Un jeune homme d'un esprit vraiment cultivé, et qui

admire Fourier autant que moi, interrompit mon oncle. En découvrant cette circonstance, j'aurais voulu lui donner cette terre pour rien; mais il était trop fier pour l'accepter.

— Et il va y faire construire une maison, en sorte que nous aurons un voisin, ce qui sera une grande sécurité, reprit ma tante; et la somme qu'il a payée comptant nous fera vivre une année pour le moins.

— Que tu es donc matérialiste! s'écria papa Luce en me versant à boire de l'air d'un prince. Pour ce qui me concerne, je regrette vraiment d'avoir reçu cet argent, puisqu'il nous a rendu si mercenaires. Si ce jeune homme n'eût pas eu le sou, et que, touchés de sa pauvreté, nous lui eussions donné ce terrain, n'en éprouverions-nous pas une satisfaction plus pure?

Ma tante parut confuse et ne dit plus rien; mais usant des prérogatives que donne la convalescence, je dis malicieusement:

— Et pourtant, avouez, papa, qu'il est bien agréable d'avoir du vin et de la viande à ses repas!

— Misérable petite utilitaire! s'écria-t-il en caressant avec tendresse les boucles de mes cheveux. Rien ne sera-t-il donc capable de vous tirer de la fange du matérialisme?

— Rien ne m'apprendra jamais à vivre sans boire et sans manger. Mais, papa, j'ai lu tous vos livres de Fourier, et je suis décidée à faire comme les habitants des phalanstères.

— Et que font-ils donc? demanda-t-il en souriant.

— Vous savez que dans les phalanstères chacun est semblable à une abeille qui aide à faire le miel de la ruche. Voulez-vous me permettre de vous aider à faire le miel, papa?

Tous trois comprirent ce que je voulais dire, et mes deux tantes regardèrent papa Luce avant de se prononcer. Il ne traita ma proposition qu'en plaisanterie et me dit que je pourrais tirer tout le profit qu'il me plairait de son jardin... ou du jardin de l'Anglais, si je le préférerais, ajouta-t-il avec malice.

Je rougis d'un air niais sans trop savoir pourquoi.

Après le déjeuner je retournai à ma place favorite sous l'aloës en fleurs, très mécontente de mon oncle. Je n'avais que dix-sept ans, il est vrai: mais il n'aurait pas dû me traiter en enfant au moment où je me montrais disposée à agir en grande personne.

Cependant l'instant d'après mon irritation fut oubliée, car, à la même place où j'avais retrouvé mon écharpe, quelques semaines auparavant, je trouvai une offrande vraiment digne des fées, un bouquet de roses, Marie, de roses comme chez nous on ne peut que les rêver, fraîches, éclatantes, parfumées au delà de toute description.

Mon premier mouvement fut de saisir cet admirable bouquet et de baiser ces fleurs comme on baiserait un enfant; mais je ne l'eus pas plus tôt fait que je me grondai moi-même. Puisque les fées ne sont plus de notre temps, qui donc avait le droit de me tromper par des cadeaux dignes d'elles?

Une voix derrière moi répondit à cette question.

— Oh! prenez ces fleurs, disait-on d'un accent modeste et suppliant. La plus fière des femmes peut sans scrupule accepter un bouquet.

Celui qui parlait ainsi, c'était l'artiste anglais. Partout j'aurais reconnu sa voix. Sans me retourner, je répondis avec embarras:

— Je ne suis pas fière, mais...

— Mais à présent je suis votre voisin, poursuivit-il avec vivacité; et les voisins sont tenus d'accepter mutuellement des témoignages d'amitié. M. Luce ne vous a-t-il rien dit de mon acquisition?

Je n'eus pas le courage de répondre; les fleurs s'échappèrent de mes doigts tremblants et je m'efforçai en vain de retenir quelques larmes.

Enfin je m'assis et dis en me couvrant le visage:

— C'est donc vous qui m'avez rapporté mon écharpe, et vous savez tout?

— Aurais-je pu faire autrement? demanda-t-il d'un ton de reproche. Mainte et mainte fois déjà, j'étais allé faire des emplettes chez Ahmed-ben-Abderrahman, et quand ce jour-là je vis par hasard chez lui votre écharpe, je la reconnus aussitôt.

— Ahmed-ben-Abderrahman est un vieux bavard ; il n'a pas du tout le droit de publier les affaires de ses pratiques, m'écriai-je avec indignation. Jamais je ne retournerai chez lui, jamais !

Il s'assit, et relevant les belles roses que j'avais laissées tomber, il les lança dans la haie. Je crois que cette exécution nous calma tous deux : car il me dit :

— Si Ahmed-ben-Abderrahman a eu tort de me raconter votre histoire et si j'ai eu tort de l'écouter, vous pourriez cependant nous pardonner, mademoiselle.

— Je vous pardonne, répondis-je ; mais je suis en colère.

— Etes-vous trop en colère pour écouter mon histoire ? demanda-t-il.

— De quoi traite-t-elle ? répliquai-je avec un peu d'humeur ; je n'aime pas les longues histoires.

— Ce n'est pas une longue histoire, mademoiselle....

— D'ailleurs comme vous aimez tant à causer, je suis sûre que vous l'avez contée cent fois à Ahmed-ben-Abderrahman, et qu'à la première occasion, il ne manquera pas de me la répéter.

Il prit soudain un air si sérieux que je me levai à la hâte et me serais enfuie s'il ne m'avait retenue.

— Je n'ai confié à personne ce que je veux vous dire : mon histoire a commencé le jour de Pâques. Devinez-vous le reste ?

Et toi, chère Marie, le devines-tu ? Je n'en doute pas, aussi me contenterai-je de t'assurer que nous sommes tous au comble du bonheur.

Traduit de M. BETHAM EDWARDS.

Depuis quelque temps, un assez grand nombre de personnes vont, comme en pèlerinage, visiter à Choisy-le-Roi la tombe de Rouget de L'Isle, dont le corps a été exhumé du vieux cimetière où il reposait depuis plus de 25 ans, et transporté dans le cimetière neuf de la commune.

Les restes de l'auteur de la *Marseillaise* sont déposés dans un sacrophage de pierre de liais portant ces mots : *Rouget de Lisle*.

Dans le cercueil est renfermé un petit coffret de plomb contenant d'abord un petit médaillon de bronze à l'effigie de Rouget de Lisle, et sur le revers duquel est gravée la *Marseillaise*, paroles et musique. Puis un autre médaillon, à l'effigie de Béranger, et une lame de cuivre portant une inscription commémorative de la cérémonie d'exhumation.

La tombe est en outre recouverte d'une pierre de liais avec cette épitaphe :

Ici repose

Claude Joseph Rouget de Lisle

né à Lons-le-Saunier en 1760,

mort à Choisy-le-Roi en 1836.

Quand la Révolution française, en 1792,

eut à combattre tous les rois,

il lui donna pour vaincre

l'hymne immortel de la *Marseillaise*.

Un monsieur achète pour quatre sous de châtaignes rôties d'une pauvre Savoyarde stationnant sur la place du Pont.

— C'est quatre sous, lui dit la marchande, vous ne m'avez donné que trois sous.

— Permettez, répliqua l'élégant avec hauteur, je vous ai donné vingt centimes.

— Je vous dis que non.

— Je vous dis que oui.

La dispute s'animait.

— Pas tant d'explications, s'écria le monsieur avec dignité, *veuillez faire votre caisse*.

Une bonne dame entra l'autre jour dans la boutique d'un marbrier, fabricant de monuments funéraires, pour commander une réparation. Elle fut reçue par la femme du marbrier, complètement vêtue de deuil.

— Mon Dieu, dit la cliente, auriez-vous perdu quelqu'un de vos proches parents ?

— Hélas, madame, ma mère est morte il y a deux mois, et voilà huit jours à peine que nous avons enterré mon jeune frère.

— Pauvre madame.

La femme du marbrier prit un air encore plus désolé et ajouta :

— Tenez ! on a beau être de la partie, cela vous fait toujours quelque chose.

Un ménage qui marchait fort mal en arrivait à sa vingt-cinquième année d'existence. Le mari se préparait à célébrer la noce d'argent. « Attends encore quelques années, lui dit un de ses amis, et tu pourras fêter la *guerre de trente ans*. »

La princesse de Solms, qui a épousé l'ex-chef du cabinet italien, recevait beaucoup quand elle habitait Paris. Un de ses plus assidus invités, revenant d'Italie, racontait qu'il l'avait rencontrée dernièrement à Naples.

— Elle est changée ? demanda quelqu'un.

— Heu ! un peu *ratazinée* seulement.

La livraison de *février* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants :

I. La nouvelle Amérique. — Le Far-West et les Indiens, par M. Albert Laval. — II. Papiers de famille. Nouvelle de Miss Yonge. (Suite et fin.) — III. Le doyen des critiques français. — M. Sainte-Beuve et Port-Royal, par M. Eugène Rambert. — IV. Vie des champs. Souvenirs de Fritz Reuter, par M. G. van Muyden, (Suite). Chapitre 6 ; Havermann devient professeur ; Chap. 7 : La veille de Noël ; Chap. 8 : Le conseiller s'en va ; Chap. 9 : Complots ; Chap. 10 : Le lieutenant ne paie pas ses dettes ; Chap. 11 : La première communion ; Chap. 12 : Un amour malheureux ; Chap. 13 : Où l'inspecteur tient conseil. — V. Variétés. — Les premiers habitants du Mexique, par M. Edouard Secrétan. — VI. Chronique. — VII. Causeries parisiennes. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. Deux ans au Lycée, par M^{me} E. de Pressensé.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Loue, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

AVIS

Un instituteur vaudois, breveté, pourrait donner quelques leçons particulières chez lui ou à domicile.

S'adresser au bureau du *Conteur vaudois*.